

Appendice  
(P.P.)

grange. Je n'avais ni argent ni meubles lorsque je me suis établi sur ce lot avec ma femme. Je gagnais ma vie comme je pouvais, bien misérablement. Je travaillais pour tous ceux qui voulaient m'employer, et je semais ma terre. Les gages d'un journalier à Valcartier, sont de deux chelins à deux chelins et demi par jour.

*Wm. Brown, William Brown, de Valcartier, cultivateur, a comparu et a été interrogé :—*

Quels sont les inconvénient auxquels les émigrés se trouvent assujettis dans ce pays ? quels sont les avantages et les désavantages de la condition de l'émigré, comparés avec la situation où il se trouvent en Europe ? quel est, suivant vous, le meilleur mode à adopter pour surmonter les désavantages auxquels ils se trouvent exposé ?—Le plus grand inconvénient auquel un émigré est assujetti, est le manque général de chemins ; avec de bons chemins l'émigré se trouverait plus à l'aise. Quant à moi, je crois que je suis au-si bien que je le serais dans mon lieu natal. La persévérance est le grand objet, et il n'y a que par ce moyen que l'émigré puisse réussir.

Quel est le système d'agriculture que d'après votre expérience, vous avez trouvé le mieux convenir au pays ?—D'autant que j'en puis juger par ma propre expérience, je crois que le système des récoltes vertes est le plus avantageux.

Lors de votre arrivée dans ce pays, avez-vous obtenu des terres, et quels moyens aviez-vous pour commencer à vous établir ?—J'obtins une ferme à moitié de Mr. Wilson : c'était en partie de la terre neuve ; j'y ai demeuré un an. Je pris alors un lot de Mr. Neilson, à raison de £5 de rente par année ; il y avait environ vingt arpens de terre faite dessus. J'avais apporté d'Ecosse environ £300, je les ai employés en acquisition de terres. J'ai présentement environ 500 arpens de terre qui m'appartiennent, sur lesquels il y a environ 130 de terre faite. Pour mettre la terre prêt à recevoir la semence, cela a coûté depuis dix à douze piastres.

Combien trouvez-vous qu'il faut de jours de travail pour abattre et nettoyer un arpent de terre ?—Je crois qu'un homme met environ une semaine pour abattre et débiter le bois sur un arpent de terre, et qu'il faut une autre semaine pour le mettre en tas, le brûler et le nettoyer, prêt à y recevoir la semence.

Connaissez-vous quelque émigré pauvre près de votre demeure, qui a pris des terres en bois debout et qui n'avait aucuns moyens ; et dites de qu'elle manière il s'est mis à l'œuvre, d'après ce que vous en savez ?—Je connais plusieurs individus industrieux qui ont commencé sans avoir aucun moyens, et ils travaillaient à la journée ; et à tems perdu pendant l'été et pendant l'hiver, ils buchaient, au printemps ils semaient aussi vite que possible, et s'en revenaient travailler en ville jusqu'au moment de la récolte ; par ce moyen ils se procuraient une vache, et en continuant de même, il sont maintenant passablement bien.

Si quelque émigré pauvre obtenait des terres à deux milles de votre résidence, pourriez-vous lui donner de l'ouvrage à tems perdu, et quels tems où il ensemerait sa terre, et le tems de la récolte, et quels gages pourriez-vous lui donner à part de sa nourriture ?—Pendant l'été, je pourrais employer bien des bras, et principalement pendant la moisson ; je pourrais peut-être employer vingt personnes. Dans le tems de la récolte, et généralement pendant l'été je donne à ces gens trente sous par jour, sans compter leur nourriture, et aux femmes un chelin par jour. Je garde un engagé auquel je paye à part de sa pension neuf louis par année ; j'ai une forte famille, en m'y comprenant, avec sept enfans : le plus vieux desquels est un homme de vingt quatre ans, et le plus jeune a neuf ans ; de ceux-ci il y a quatre garçons et trois filles. A l'aide de ma famille et de mon engagé, tout l'ouvrage de la ferme se fait jusqu'à l'approche de la récolte, alors je prends de l'aide.

Qu'elle est la somme la plus modique avec laquelle un émigré puisse entreprendre de se mettre sur une terre ?—Il y en a beaucoup qui vont sur des terres, sans aucuns autres moyens que leur industrie.

Comment s'y prennent ils pour vivre ?—C'est en travaillant pour les autres pour une journée ou deux, de tems en tems, afin de se procurer un pain, ou quelques minots de patates. A l'exception de deux familles, je n'en connais aucune autre qu'il ne soit pas passablement à son aise dans notre établissement.

*T. McMullan,*

*Thomas McMullan, de Valcartier, ayant comparu, a dit :—*  
Je suis né dans le nord de l'Irlande, et je vins en Canada en 1821. Je vins dans ce pays d'après les rapports que ce pays-ci était superbe pour un homme de travail, et où il pouvait aisément gagner sa vie. J'entendis dire que les émigrés y fesaient bien, mais cependant je ne l'ai pas trouvé aussi favorable que je m'y attendais. A mon arrivée dans ce pays j'avais ma femme et quatre enfans ; c'était en automne ; l'aîné de

mes enfans à maintenant quatorze ans, et le plus jeune trois ans ; ils sont à présent au nombre de cinq. Je n'avais pas un chelin à moi lors de mon arrivée. Je vendis quelques outils de menuisier que j'avais pour me procurer de la nourriture pendant la première semaine de mon arrivée. Je m'employai alors à scier du bois en ville, à raison de deux chelins la corde, cela dura environ trois semaines, je ne pus gagner que deux chelins par jour à cet ouvrage. Je m'engageai alors pour faire de la terre neuve à Valcartier, pour Mr. Stuart ; on m'allouait £30 pour faire dix arpens. J'arrivai à Valcartier vers Novembre. J'y ai toujours resté depuis. J'abattis douze arpens pendant cet hiver là, et je fus payé sur le pied que je viens de mentionner. Je n'avais rien autre chose pour soutenir ma famille, excepté dix ou douze jours d'ouvrage, que je me procurai de quelques individus de Valcartier, à raison d'un chelin et demi par jour. Je me rendis au beau milieu du bois, dans la sixième concession de Valcartier, où aussitôt après mon arrivée je coupai des pièces et me fit une petite maison, de douze pieds sur quatorze, et de cinq pieds de hauteur ; je la couvrit en bardeaux, et pratiquai une ouverture à un bout pour y laisser passer la fumée, et je fis un plancher avec des pièces, laissant un endroit où nous allumions le feu. Je me trouvais à deux miles et demi du voisin le plus proche, et dans toute cette distance il n'y avait qu'un petit sentier, et je portais mes provisions sur mon dos par ce chemin, où j'avais quelques fois de la neige à mi-corps ; mes provisions consistait en patates et farine. Je payais un écu par minot pour les patates, et depuis dix à douze chelins et demie par quintal de farine. J'ai acheté des patates pendant deux ans, excepté quelque peu que je reçu dans l'été suivant mon arrivée. J'en achetais dans ce tems là, environ un minot et demie par semaine ; j'eus du lard, mais point de poisson ; nous dépensions environ cinq livres de lard par semaine ; c'était les messieurs avec lesquels j'avais contracté qui nous l'envoyaient, à sur et mesure que nous en avions besoin. Nous dépensâmes environ deux quintaux de farine durant l'hiver, nous en fîmes des galettes et du pain. Nous mangions les patates bouillies avec du sel, et quelques fois avec du lard ; nous faisons peu d'usage de grog (rum mêlé avec de l'eau) excepté dans l'occasion lorsque nous venions en ville ; nous avions un peu de thé et de sucre, peut-être une fois la semaine et le dimanche. Dans le printemps, je nettoyai presque tout l'abattis que j'avais fait, environ trois ou quatre arpens, et j'y semai environ cinq minots de patates, mais c'était trop tard ; je les piochai et les ramassai dans l'automne ; je n'y mis rien autre chose. Pendant ce printemps là, je travaillai beaucoup pour mes voisins, à raison d'un chelin et demi par jour, ce que je recevais en provisions et en effets que l'on m'apportait de la ville. J'étais alors dans de moyennes circonstances. Je faisais entièrement subsister ma famille par ce moyen. Je ne récoltai pas plus de seize ou dix-huit minots de patates de la semence que j'avais mise en terre, et quoi qu'elles étaient plaines d'eau, et autrement mauvaises, nous ne lassâmes pas que de nous nourrir avec pendant la saison suivante. Durant le deuxième hiver, j'abattis environ six arpens de terre, et je fus payé sur le même pied. J'eus beaucoup d'ouvrage pendant cet hiver là ; environ trente ou quarante jours autant que je crois, à raison d'un chelin et demi ; ma femme ne pouvait pas me donner d'aide. Je n'avais pas un seul chelin en argent. Dans le printemps je nettoyai encore trois arpens de terre, et je semai environ dix minots de patates et deux minots d'avoine verte, en bonne saison. J'eus beaucoup d'ouvrage à la journée, et je fus payé sur le même pied et de la même manière. Dans l'automne je ramassai 150 minots de patates ; je coupai mon avoine avec la faucille, et je le mis en petits faisceaux. Je n'avais pas d'animaux pour la faire manger, et point de chemin pour la porter au marché, de sorte qu'elle resta à pourrir sur le champ. Durant le troisième hiver, je coupai et j'abattis environ trois arpens de terre pour un nommé Macartney, un émigré à Valcartier, à trois piastres par arpent ; et je travaillai pour d'autres. Je me trouvai un peu plus à mon aise ce troisième hiver, mais pas beaucoup. A cette époque j'avais fini l'entreprise que j'avais commencée. Le deuxième hiver je m'adressai à M. Bélanger, l'agent des religieuses, qui possèdent une seigneurie à Valcartier, et j'en obtins une concession de 126 arpens ; elle est à la distance d'environ 50 arpens de mon premier abattis. Le troisième printemps je commençai à nettoyer ma propre terre ; j'abattis 5 arpens et j'en nettoyai trois, à moi seul. Je semai environ 10 ou 12 minots de patates, et j'en ramassai 200. Je m'occupai à bucher et abattre pendant tout l'hiver suivant. Je me bâtis une assez bonne grange vers le 15 ou le 16 de mai. Je me rendis sur ma nouvelle terre le même printemps, et je construisit une maison de pièces sur pièces plus grande que la première. Je me trouvai avec ma famille plus à l'aise, mais je n'avais pas d'argent. Je rachevai de nettoyer quatre arpens. Cet été là, et l'hiver suivant je m'occupai à abattre, et de tems à autre je travaillai à la journée. J'ai maintenant 16 arpens de terre faite, et cinq ou six autres qui sont abattus. Je crois que je puis faire quatre arpens de terre neuve par année. La cinquième année je me procurai une vache, qui me fut donnée pour partie du paiement de mon ouvrage. Ma récolte de l'année dernière consistait d'environ 250 minots de patates, 30 minots d'avoine et 900 bottes de foin. Je commence maintenant à me trouver beaucoup plus à mon aise que je l'étais. Je n'aurais jamais eu une terre ou ferme à moi en propre en Irlande. Je crois que je suis bien mieux ici que je ne le serais en Irlande. Je ne suis pas fâché du tout d'y être venu, quoique j'en eus quelque regret au premier abord. Dans l'avant dernière année je me suis procuré une deuxième vache, avec le produit de mon avoine, qui se montait à environ dix piastres. Je la laissai courir dans les bois ; où elle engraisa. Je l'ai tué. Je pense que vers le commencement d'avril, nous aurons fini de la manger ; nous avons commencé en novembre. Je me sert du suif pour faire de la chandelle, et j'ai fait vendre la peau sur le marché pour sept chelins et demi.

*Owen*